

R.P. Barthélemy BAUDRAND

LES BÉATITUDES

Explication morale



LES BÉATITUDES

R.P. Barthélemy BAUDRAND

LES BÉATITUDES

Explication morale



Reconquista Press

Les Béatitudes : explication morale

Texte tiré du livre *L'Âme éclairée par les oracles de la Sagesse, dans les Paraboles et les Béatitudes évangéliques*, paru initialement chez les Frères Perisse, à Lyon, en 1776.

Édition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2025).

www.reconquistapress.com

INTRODUCTION

L'Évangile nous apprend que le Sauveur du monde étant allé sur une montagne, et ayant rassemblé ses disciples, il leur fit sur les Béatitudes ce discours admirable qui renferme le précis et l'abrégé de tout l'Évangile. *Ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus.* (Matth. v, 1.)

Le commencement et le prélude de ce discours tout divin mérite nos attentions.

1° *In montem.* Jésus-Christ se rend sur une haute montagne ; il avait de grandes choses à annoncer, et des vérités sublimes à révéler ; ce sont de grandes choses qui se traitent dans les endroits éminents, dit saint Augustin, *excelsa in excelsis.* Le Sauveur s'éloigne de la foule, se retire dans un endroit écarté ; le tumulte et l'agitation ne furent jamais l'élément de la grâce, et le séjour où elle fait entendre sa voix. Fuyez le monde, si vous voulez trouver Dieu.

2° *Aperiens os suum.* (Matth. v, 2.) Jésus-Christ ouvre sa bouche sacrée. Autrefois, dit saint Paul, Dieu avait parlé par la bouche des Patriarches et des Prophètes : *olim loquens patribus in Prophetis* (Hebr. i, 1) ; aujourd'hui il vient nous parler par lui-même, et nous annoncer les oracles de la Sagesse, par l'organe de la Sagesse elle-même.

3° *Beati*, bienheureux ; c'est la première parole qu'il fait entendre. On l'écoute toujours avec joie ; tout le monde désire d'être heureux ; c'est un sentiment qui naît avec nous, et qui ne s'éteint jamais dans nos cœurs ; nous sommes faits pour un bonheur, et notre cœur

soupire sans cesse après sa possession ; mais en même temps, il faut en convenir, le bonheur que Jésus-Christ va nous annoncer n'est guère du goût de ce monde ; il ne faut rien moins que la lumière de l'Esprit-Saint pour le comprendre, et l'onction de sa grâce pour le goûter. Le divin Maître qui enseigne la donne à quiconque la demande et veut l'obtenir. Espérons-la de sa bonté, et dans cette espérance écoutons ses sublimes leçons ; gravons-les dans nos cœurs, et faisons-en la règle de notre conduite.



PREMIÈRE BÉATITUDE

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum Cælorum. (Matth. v, 3.)

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux appartient le Royaume des Cieux.

Voilà le premier oracle que prononce ici Jésus-Christ, la Vérité même. Les pauvres d'esprit sont : 1° les humbles ; 2° ceux qui en vue de Dieu ont renoncé à leurs biens ; 3° ceux qui en les possédant en sont détachés de cœur et d'esprit ; 4° les pauvres qui vivent résignés dans leur pauvreté. C'est sur tous ceux-là que Jésus-Christ dit : *Beati pauperes spiritu*, bienheureux les pauvres d'esprit.

Je dis en premier lieu les humbles de cœur. Ce n'est pas que, dans cette sainte pauvreté, l'homme chrétien manque ni d'esprit, ni de connaissance, ni de talents naturels ; mais c'est qu'éclairé des lumières célestes, il connaît son néant, et le vide de tout bien surnaturel qui est dans lui ; il en gémit et s'en humilie devant Dieu, disant sincèrement avec le Prophète : *Ego vir videns paupertatem meam*, je gémis à la vue de ma pauvreté et de ma misère. (Thren. III, 1.) C'est qu'éclairé par cette lumière céleste, il comprend que s'il a quelque chose de bon, c'est de Dieu qu'il le tient, qu'il l'a reçu ; dès lors il ne saurait se l'attribuer et s'en glorifier.

Il y a plus encore ; c'est que non seulement il voit qu'il n'a rien de bon par lui-même ; mais que de son fonds il n'est que misère, que faiblesse et qu'imperfection ; son esprit environné d'épaisses ténèbres, son cœur

sujet à mille passions, tous ses penchants inclinés au mal ; et voilà la véritable pauvreté et l'extrême indigence, bien capable de l'humilier et de l'anéantir devant Dieu, *ego vir videns, etc.*

Mais ce qu'il y a d'admirable et de bien consolant en ce point, c'est que cette pauvreté reconnue, avouée, déplorée devant Dieu, devient pour lui une source de véritables richesses, en lui attirant toutes les grâces et tous les trésors du Ciel ; l'esprit de Dieu se répand dans lui et l'enrichit de tous ses dons. Heureux donc les pauvres d'esprit, ils sont riches de toutes les richesses de Dieu, *beati pauperes.*

C'est l'estime et l'amour de cette vertu qui a engagé les riches et les grands du monde à renoncer à leurs grandeurs et à se détacher de tout, pour se rendre conformes à Jésus-Christ pauvre. C'est elle qui a engagé les princes, les rois de la terre, à descendre de leur trône et à venir faire hommage de leur sceptre et de leur couronne à un Dieu humilié et anéanti pour le salut des hommes. C'est elle qui tous les jours encore engage tant de jeunes personnes à s'ensevelir dans la Religion, et à embrasser la folie de la Croix, plus honorable et plus précieuse à leurs yeux que toutes les grandeurs et tous les trésors. Vérité cachée aux sages du monde, qui mettent leur bonheur dans les richesses, qui regardent la pauvreté comme un malheur, qui considèrent un homme pauvre comme frappé de la main de Dieu ; mais vérité révélée aux âmes humbles, simples et fidèles, à qui Dieu aime à se communiquer. *Revelasti ea parvulis.* (Matth. XI, 25.)

Il y a donc deux sortes de pauvreté : une pauvreté de volonté et de choix, une pauvreté de nécessité et d'état. Pauvres d'esprit, c'est-à-dire pauvres volontaires qui embrassent la pauvreté pour l'amour de Jésus-Christ, pour se rendre semblables à Jésus-Christ, qui quittent en effet leurs biens, qui se dépouillent de leurs possessions,

ou du moins qui, en les recevant, s'en détachent d'esprit et de cœur ; qui les possèdent comme ne les possédant pas, selon le conseil de l'Apôtre : ce sont ceux-là, et ceux-là seuls, que Jésus-Christ appelle heureux, *beati pauperes*.

Il y a une autre pauvreté, mais pauvreté contrainte, et forcée, accompagnée du désir d'avoir des richesses, de l'estime des biens de ce monde, du regret, des plaintes, des murmures d'en être privé. Cette pauvreté n'a point de part à cette béatitude, parce qu'elle est sans choix, sans liberté, sans mérite ; au contraire, une telle pauvreté est en effet une véritable avarice de cœur, une cupidité insatiable de volonté ; et dès lors quel rapport pourrait-elle avoir avec la pauvreté que Jésus-Christ canonise ?

La pauvreté évangélique doit être accompagnée des vertus qui lui sont propres ; et de même que les richesses sont ordinairement accompagnées des honneurs, des plaisirs, des commodités de la vie, la pauvreté, pour être sincère, doit aussi, du moins dans la disposition du cœur, être accompagnée des incommodités, du mépris des dignités et de la réputation devant les hommes. Un riche du monde amasse de toutes mains et n'est jamais satisfait ; un pauvre de Jésus-Christ est détaché de tout, et ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, qui seul devient son partage, et seul veut être sa récompense.

Heureux donc les pauvres d'esprit ! pourquoi ? Jésus-Christ même le dit : parce que le Royaume du Ciel est à eux, *quoniam ipsorum est regnum Cælorum*. En effet, acquérir le Ciel, c'est le plus grand des bonheurs : on le gagne par la pauvreté ; c'est donc un bonheur d'être pauvre, parce que lorsque nous renonçons aux biens fragiles et périssables, Dieu nous enrichit des biens spirituels, solides et permanents.

La pauvreté coupe la racine de tous les maux, qui est la cupidité ; elle retranche la matière et l'aliment à tous

les vices, à l'orgueil, à l'ambition, à l'avarice, à l'injustice, aux plaisirs des sens ; toutes les passions accompagnent les richesses, et les richesses donnent le moyen de contenter toutes les passions. Voilà ce qui fait dire à Jésus-Christ : malheur à vous, riches ! La pauvreté volontaire qui délivre de tous ces maux est donc un bien. Elle est d'ailleurs la mère de toutes les vertus, de l'humilité, de la patience, de la douceur, de la fragilité ; et voilà les vrais biens qui rendent solidement heureux en ce monde, parce qu'ils préparent et assurent le bonheur de l'autre. Quand on connaît les richesses du Ciel, on méprise aisément celles de la terre. Après tout, quelques richesses que l'on possède en ce monde, ne faudra-t-il pas les quitter un jour ? et la seule pensée qu'il faudra un jour tout quitter, ne suffit-elle pas pour répandre l'amertume sur tout ce qu'on possède ?

C'est une remarque solide que l'on fait tous les jours ; les pauvres meurent sans grande peine, et se disposent aisément à la mort, sans qu'il faille tant de précautions pour la leur annoncer ; les riches, au contraire, n'envisagent la mort qu'avec des craintes et des frayeurs excessives ; et quand il faut leur annoncer cette dernière heure, et les engager à s'y préparer par la réception des sacrements et des secours de la Religion, ce sont des difficultés sans nombre, des délais sans fin. La raison en est évidente : c'est que les pauvres ne possédant rien, ou possédant peu, ont aussi peu à regretter en ce monde, et un compte bien moins terrible à rendre à Dieu ; les riches, au contraire, sont attachés par mille liens à la terre ; quelle difficulté de les rompre et de s'en dégager ! D'ailleurs le jugement qu'il leur faudra subir sera bien plus rigoureux et plus redoutable. C'est ainsi qu'à la mort les pauvres ont dès ce monde un commencement de récompense dont ils recevront la plénitude dans l'autre.

Mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, vous savez quelle est la grâce que Jésus-Christ nous a faite ; étant essentiellement riche par lui-même, il s'est rendu pauvre en notre faveur, afin que nous fussions enrichis par son indigence, *ut illius inopia vos divites essetis.* (II Cor. VIII, 9.)

PRATIQUES

1° Connaissions le néant et le danger des richesses, et défions-nous de leur séduction.

2° Détachons notre cœur de tout bien périssable, en vue des biens éternels qui nous sont promis.

3° Dès que notre cœur sent quelque attache aux biens de ce monde, rompons-la ; attachons-nous à Dieu seul, et brisons les liens qui captiveraient notre âme.

4° Aimons à avoir toujours moins que plus ; moins nous aurons de la graisse de la terre, plus nous serons disposés à recevoir la rosée du Ciel.

5° Quand nous manquons de quelque chose, gardons-nous de nous plaindre et de murmurer.

6° Désirons-même de manquer quelquefois et de souffrir, pour avoir une sainte ressemblance avec Jésus-Christ, qui n'avait pas où reposer sa tête.

En un mot, soyons pauvres d'esprit et de cœur en ce monde, dans le Ciel nous serons dans l'abondance de tous les biens.

Deus meus et omnia : mon Dieu et mon tout.

Quid mihi est in Cælo, et a te quid volui super terram ? (Psal. LXXII, 25.) Que puis-je désirer en ce monde et pour l'autre, que vous seul, ô mon Dieu ?

Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis. Donnez-moi votre grâce et votre amour, ô mon Dieu ! avec ces trésors je possède tout, et je ne demande plus rien sur la terre.

PRIÈRE

Adorable Sauveur ! ce n'est pas seulement par vos paroles, mais surtout par vos exemples, que vous nous avez enseigné la pauvreté. Vous avez été pauvre dans votre naissance, puisque vous êtes né dans la plus extrême indigence ; vous avez été pauvre durant votre vie, puisque vous n'aviez pas même où reposer votre tête ; vous avez été pauvre à votre mort, puisque vous n'avez eu d'autre héritage à laisser que celui de votre Croix. Donnez-moi l'esprit de votre pauvreté si précieuse à vos yeux, ce détachement entier des biens périssables et de la figure de ce monde qui passe ; je connais tout le danger et toute la séduction des richesses ; elles enflent le cœur, elles donnent le moyen de contenir toutes les passions, elles dominent et rendent l'homme esclave de ses avides désirs. Je préfère cette sainte pauvreté à tous les trésors de la terre ; heureux si je puis avoir quelque trait de ressemblance avec vous, qui avez daigné vous rendre pauvre, pour nous enrichir par votre indigence !

Mais surtout, Dieu Sauveur ! accordez-moi cette pauvreté d'esprit, cette humilité sincère, cette simplicité de cœur ennemie de tous déguisements, de toute duplicité, de tous ces détours, ces recherches, ces artifices de l'amour-propre ; je sais que vous résistez aux superbes, que vous aimez à vous communiquer aux âmes humbles et dociles, qui ont cette simplicité pour partage. Ô pauvreté de mon Dieu ! vous serez désormais mon trésor ; ô Dieu pauvre ! vous serez l'objet de mes désirs et de mon imitation : en vous possédant je serai riche ; en vous aimant je serai heureux ; que je sois privé des biens de ce monde, pourvu que j'entre un jour en possession des biens éternels. Ainsi soit-il.



SECONDE BÉATITUDE

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.
(Matth. v, 4.)

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

C'est Jésus-Christ même qui les appelle heureux : il faut qu'il chérisse cette vertu, pour l'élever ainsi au rang des Béatitudes. Le Sauveur ne parle point ici d'une douceur purement naturelle et de tempérament ; ce n'est pas là une vertu, c'est naturel, c'est caractère, quelquefois même c'est insensibilité, c'est indolence. Il s'agit d'une douceur acquise par la vertu, fondée sur les maximes de l'Évangile, formée sur l'exemple de Jésus-Christ, établie sur la modération des passions et l'empire de soi-même.

Cette béatitude est jointe à la pauvreté d'esprit, elle en est le fruit précieux. Les vrais pauvres sont humbles, modestes, doux, patients ; les riches d'ordinaire sont fiers, hautains, impatientes, colères, pleins de mépris pour les autres : tout cela autant de vices contraires à la douceur.

Le propre de cette vertu, c'est de modérer tout mouvement de vivacité, de colère, d'impatience, d'humeur ; de réprimer, d'étouffer l'aigreur, l'animosité, la vengeance, et cela dans les occasions les plus délicates et les plus critiques.

Dieu nous afflige ; la douceur reçoit l'affliction sans murmure, elle s'y soumet et se tait. Les hommes nous manquent et nous offensent ; le cœur ne s'aigrit point,

la bouche ne se répand point en paroles vives, beaucoup moins en reproches amers. Les premiers mouvements peuvent échapper, l'extérieur peut être ému ; mais l'intérieur demeure paisible et sans trouble ; ou s'il y en a quelqu'un, il est d'abord étouffé par la douceur, et réprimé par l'habitude de cette vertu.

La douceur chrétienne est la première leçon que Jésus-Christ nous a faite en venant au monde : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Non, il ne nous dit point : Apprenez de moi à opérer des prodiges, à dominer les éléments, à calmer les tempêtes, à guérir les malades, à ressusciter les morts ; mais apprenez à pratiquer la douceur à mon exemple, et selon le modèle que je vous en présente ; les victoires que vous remporterez sur vous-mêmes par le secours de la grâce seront préférables aux prodiges que vous pourriez opérer dans l'ordre de la nature.

Rien de si grand, en effet, et de si admirable que les effets précieux que cette vertu produit en nous ; la douceur établit le calme et la tranquillité de notre âme ; la douceur entretient la charité, l'union et la paix avec le prochain ; la douceur nous donne une sainte conformité avec Jésus-Christ ; la douceur contribue beaucoup à l'union intime avec Dieu ; elle établit dans l'âme le règne de Dieu ; elle fait goûter une anticipation du bonheur des élus ; elle donnerait sur la terre une image sensible de la céleste Sion, si tous les hommes qui sont sur la terre soumettaient leur cœur à son doux empire.

Il est vrai que, pour avoir cette douceur inaltérable et posséder notre âme dans cette égalité constante, il faudra prendre sur nous, et nous faire bien des violences ; mais en serons-nous mieux quand, faute de cette douceur, par nos vivacités, nos sensibilités, nos paroles piquantes, nous aurons blessé l'un, offensé l'autre, indisposé celui-ci, aigri celui-là, peut-être causé des scènes et des éclats ? Quand donc il devrait nous en

coûter encore davantage pour conserver cette douceur, n'en serons-nous pas bien dédommagés par le bonheur que nous aurons d'être en paix avec Dieu, et par la consolation de vivre en paix avec tout le monde ?

Le Sauveur, en recommandant la douceur, lui promet et lui prépare sa récompense. Heureux ceux qui ont l'esprit de douceur, ils entreront en possession de la terre, *quoniam ipsi possidebunt terram*. Quelle est cette terre qu'ils auront en partage ? Ce n'est sûrement pas celle où nous vivons que Jésus-Christ promet ; il faut entendre sans doute une autre terre que celle que nous habitons ; c'est trop peu que ce lieu d'exil pour former des heureux ; il faut entendre la terre fortunée des vivants, *in terra viventium* : c'est ici le séjour des mourants et des morts ; il y a une autre terre, un autre séjour, qui est proprement celui des vivants et des élus, où l'on ne meurt plus, où l'on vit de la vie de Dieu même, où l'on entre en possession de la véritable terre promise ; voilà la terre que Jésus-Christ promet, le Paradis, région toute céleste, où les élus auront en partage tous les biens et toutes les délices.

Disons plus encore : heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont dès cette vie même le cœur de Dieu et celui des hommes ; cette vertu nous rend agréables à tous : agréables à Dieu, par l'hommage de soumission et d'obéissance qu'elle lui rend, par les vertus qu'elle nous fait pratiquer, par les sacrifices qu'elle nous fait offrir, par les victoires qu'elle nous fait remporter : agréables aux hommes ; rien n'est plus aimable que la société d'un homme qui a cette vertu en partage ; toujours égal, toujours patient, toujours condescendant et compatissant, il se fait tout à tous ; il traite chacun avec bonté, avec affabilité ; se possédant sans cesse lui-même, il apaise dans les autres les mouvements de colère ; le calme règne dans son cœur, les paroles de miel coulent de sa bouche, toute sa conduite ne respire

que cette ineffable douceur qui fait son bonheur et celui des autres.

Ô douceur ! vertu admirable qui devient un spectacle pour les anges du Ciel.

Vertu aimable, qui fait les délices de la société sur la terre.

Vertu précieuse, qui attire toutes les grâces de Dieu.

Vertu salutaire, qui fait acquérir d'immenses trésors de mérites.

Vertu parfaite, qui peut nous élever à une sainteté éminente.

Vertu céleste et divine, formée sur le modèle d'un Homme-Dieu.

Il y a différents degrés de douceur, plus ou moins parfaits, à mesure qu'on avance et qu'on fait des progrès dans la pratique solide de cette vertu.

Le premier degré de douceur, c'est de dominer les emportements de la colère ; c'est un feu violent qu'il faut éteindre de peur d'un embrasement funeste.

Le second degré, c'est de modérer les saillies de la vivacité, de fixer les inégalités de l'humeur ; ce sont de légères étincelles qui pourraient causer un grand incendie.

Le troisième, c'est d'arrêter les marques extérieures de cette vivacité et de cette colère ; l'intérieur n'est pas encore bien dominé, quand l'extérieur se laisse altérer.

Le quatrième degré sera de réprimer les sentiments intérieurs, les émotions intérieures et réfléchies qui altèrent le cœur et causent une agitation secrète dans l'âme.

Le cinquième, c'est de se rendre assez maître de soi pour arrêter les premiers mouvements qui échappent aux âmes moins attentives sur elles-mêmes. Il faut être bien parfait pour en venir là, et pour s'élever à cette possession constante de son cœur et de ses mouvements ; ce ne peut être que l'effet d'une grande âme, ou plutôt le prodige d'une grâce spéciale.

Pour l'opérer dans nous, ce prodige, recourons à notre grand modèle, écoutons Jésus-Christ qui nous donne à tous cette leçon salutaire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; lui seul peut nous présenter ce modèle parfait, et lui seul peut nous aider à en retracer dans nous la ressemblance divine.

PRATIQUES

Travaillons à acquérir cette vertu si précieuse en elle-même, si chère à Jésus-Christ, et qui doit être si divinement récompensée : en voici les moyens et en même temps la pratique.

1° Demander souvent à Jésus-Christ cet esprit de douceur par la douceur même de son cœur adorable.

2° Réprimer, arrêter les mouvements de vivacité, dès que nous les sentons s'élever dans nous, et nous imposer une pénitence quand nous sommes tombés dans quelque faute en ce point.

3° Dans les occasions qui peuvent exciter des mouvements dans nos cœurs, nous taire et ne dire mot, de peur de nous échapper.

4° Quand on nous dit quelque chose qui nous offense, non seulement ne rien dire qui puisse aigrir le mal, mais écouter le conseil du sage : Une parole douce éteint la colère, comme l'eau éteint le feu.

5° Faire du bien à ceux mêmes qui nous font du mal ; rien de si propre à ramener, à calmer les cœurs, que cette douceur bienfaisante.

6° Ayons une dévotion spéciale aux saints qui ont excellé dans la pratique de cette vertu : saint Jean l'évangéliste, saint François de Sales, et tant d'autres que Dieu a prévenus des bénédictions de cette ineffable douceur : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis tuæ.* (Psal. XX, 4.)

Le Prophète Isaïe faisant le portrait du Messie, et marquant les traits qui le distinguent, ne rapporte ni sa

puissance ni ses miracles, mais seulement sa douceur. Il ne sera, dit-il, ni chagrin ni emporté ; on n'entendra point l'éclat de sa voix au-dehors ; il ne brisera point le roseau cassé ; il n'éteindra point la mèche encore fumante... Il a été conduit comme une brebis à la boucherie ; il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau à qui on ôte la toison : *Sicut agnus coram ton-dente se obmutescet.* (Is. LIII, 7.)

PRIÈRE

Je le comprends, ô mon Dieu ! sans un secours spécial de votre grâce, jamais je ne pourrai acquérir cette douceur ineffable que vous nous recommandez si expressément. Je me condamne dans mes vivacités ; j'en suis affligé, souvent même je forme là-dessus les plus fermes résolutions, et à la première occasion tous mes propos se démentent, je me laisse encore aller à mes impatiences, les paroles vives m'échappent, le feu me monte au visage, je ne suis plus à moi ; si la chose ne paraît pas au-dehors, l'intérieur est dans l'agitation et le trouble. C'est bien ma faute, ô mon Dieu ! Si au commencement je m'étais fait violence, si j'avais combattu mes passions, corrigé mon humeur, réprimé mes saillies, je ne me serais pas ainsi laissé dominer par mon caractère et ma mauvaise habitude. Mais enfin, quelque grandes, quelque multipliées qu'aient été en ce point mes infidélités, je fais aujourd'hui une nouvelle résolution de vous être à l'avenir plus fidèle : je veillerai sur moi-même ; je réprimerai mes premiers mouvements ; dès que je sentirai l'émotion s'élever dans mon cœur, je tâcherai d'en arrêter les premières impressions ; je m'imposerai une pénitence, quand j'y aurai manqué ; je ferai des excuses à ceux envers qui je serai coupable. Enfin, je ne négligerai rien pour acquérir cette sainte vertu dont vous m'avez donné de si grands exemples. Hélas ! Seigneur, vous usez de tant de douceur envers

nous, comment est-ce que j'ose en manquer à l'égard des autres ?

Cependant, Dieu de bonté, la triste expérience du passé me fait tout craindre pour l'avenir ; aidez-moi de votre grâce, soutenez mes résolutions, armez-moi contre moi-même de la force de votre bras ; je ne cesserai de combattre jusqu'à ce que j'aie remporté la victoire. Votre douceur sera mon modèle, votre grâce sera mon soutien ; vous daignerez vous-même être ma récompense. Ainsi soit-il.



TROISIÈME BÉATITUDE

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.
(Matth. v, 5.)

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Ce monde est pour les justes une vallée de larmes, un lieu d'exil, un séjour de peines et d'afflictions : que d'objets de tristesse nous environnent ! que de sources de gémissements et de pleurs nous inondent de toutes parts ! nous en trouvons partout, dans nous, hors de nous ; du côté de Dieu qui nous éprouve, du côté du démon qui nous tente, du côté du monde qui nous séduit, de notre côté, de nous-mêmes qui nous faisons de vains sujets de peines quand nous n'en avons pas de réels. Ainsi l'avez-vous ordonné, ô mon Dieu ! pour nous dégoûter de ce monde et des biens périssables qu'il nous présente. Puisqu'il faut souffrir et gémir, heureux ceux qui gémissent, qui souffrent avec la patience et la soumission qui sanctifient nos maux, et les mettent à profit pour le Ciel.

Nous avons quatre grands sujets de larmes durant cette vie.

Premier sujet : nos péchés. Rien ne mérite nos pleurs comme le péché ; heureux ceux qui le pleurent, parce que c'est le moyen de l'effacer. Dieu ne résiste point aux larmes que le regret de l'avoir offensé fait couler ; ces larmes sont ordinairement consolantes, et l'oracle qui appelle heureux ceux qui pleurent s'accomplit dès cette vie par l'assurance morale du pardon, par la possession

de la grâce, par la confiance en la miséricorde de Dieu, par la paix du cœur, par l'espérance d'une sainte persévérance. À ce prix, heureux véritablement ceux qui pleurent. Laissons le monde courir à ses fêtes profanes, se livrer à ses fausses joies ; pour nous, touchés du regret de nos crimes, ne cessons de les déplorer devant Dieu, et de noyer nos péchés dans nos larmes.

Second sujet de nos pleurs : les péchés qui se commettent tous les jours dans le monde. Quel fonds de tristesse pour ceux qui aiment Dieu, et qui ont du zèle pour sa gloire, de le voir si peu connu, si peu aimé, si mal servi, si souvent, si grièvement offensé ! Que d'idolâtres qui le méconnaissent ! que d'hérétiques qui l'abandonnent ! que d'impies qui le blasphèment ! que de pécheurs qui l'outragent ! C'est là une source intarissable de larmes pour les âmes justes qui, comme autant de colombes gémissantes, ne cessent de soupirer sur la désolation du règne de Dieu et la dispersion de son héritage : larmes de componction sur tant de péchés qui se commettent, larmes de compassion sur tant d'âmes qui périssent. À cette vue, peut-on ne pas être amèrement affligé, pour peu qu'on ait d'amour pour Dieu et de zèle pour les intérêts de sa gloire ?

Troisième sujet de nos larmes : le triste exil où nous vivons en ce monde, éloignés de Dieu, dans des dangers continuels de le perdre, si peu en état de l'aimer parfaitement, dans l'impossibilité de nous unir constamment à lui. Sentiments de douleur dont étaient pénétrés les saints, et qui faisaient l'objet de leurs gémissements et de leur attente : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* (Psal. CXIX, 5) disait David : Quel est mon malheur de voir mon exil si longtemps prolongé ! *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. VII, 24.) Infortuné que je suis, s'écriait saint Paul, qui me délivrera de ce corps de mort ? *Quam sordet mihi tellus, cum Cælum aspicio !* Que mon séjour sur la terre

m'est douloureux, quand je lève vers le Ciel mes yeux arrosés de larmes ! disait saint Ignace embrasé d'amour et pénétré de tristesse. Hélas ! Seigneur, devons-nous dire avec ces saints, jusqu'à quand gémirons-nous dans ce lieu d'exil, dans cette région des morts, séparés de l'unique objet de nos vœux, de l'unique centre de nos désirs ? *Quando veniam et apparebo ?* (Psal. XLI, 3.)

Quatrième sujet, et sujet bien abondant de nos larmes : l'incertitude de notre sort pour l'éternité. Nous gémissons en cette vie, et quel sera notre sort dans l'autre ? Nos péchés sont-ils pardonnés ? en avons-nous eu une véritable douleur ? en avons-nous fait une sincère pénitence ? Dans quel état sommes-nous devant Dieu ? Quelle sera la sentence de notre jugement au moment de la mort ? Où irons-nous en sortant de ce monde ? aurons-nous part au bonheur des élus dans le Ciel ? serons-nous rejetés avec les réprouvés, et condamnés à des tourments éternels ? Doubte terrible ! affreuse incertitude qui suffirait pour former de nos yeux des sources intarissables de larmes, et de notre cœur un immense océan de douleur, si la grâce de Dieu et une douce espérance ne venaient nous présenter les rayons d'une sainte confiance en sa miséricorde infinie. Encore cette sainte confiance ne peut-elle être fondée que sur notre douleur, nos larmes et nos soupirs unis aux mérites de Jésus-Christ.

Revenons donc à ce sentiment, et, pleins des grands motifs de notre foi, pleins de regrets sur les égarements de notre vie, pleins de confiance en la bonté infinie de Dieu, disons avec Jésus-Christ : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Non, la grâce ne les abandonnera pas, Dieu ne les livrera pas sans ressource à l'amertume de leurs larmes ; il les soutiendra, il les animera, il les consolera dans leur affliction, *quoniam ipsi consolabuntur*. Ce n'est pas seulement une consolation passagère et de peu de durée dans le temps, que

le Sauveur nous annonce ; c'est surtout la consolation éternelle que nous aurons après cette vie, lorsque, sortis des misères du temps et dégagés des liens de ce monde, il essuiera lui-même nos larmes et en tarira pour toujours la source en faisant cesser tous nos maux dans la région des vivants. Là il n'y aura plus rien qui afflige ni l'esprit ni le cœur ; toutes les puissances de l'âme seront inondées de joie ; plus même nous aurons pleuré, nous aurons été affligés en ce monde, plus nous serons consolés dans l'autre et inondés de torrents de délices avec les élus.

Jésus-Christ consolait les apôtres le soir de la Cène, dans son dernier discours, par ces aimables et douces paroles : Mes enfants, les croix seront votre partage en ce monde ; vous gémirez et vous pleurerez, tandis que le monde sera dans la joie, *plorabitis et flebitis vos*. (Joan. XVI, 20.) Mais consolez-vous, vos larmes se changeront en une joie pure, et cette joie personne ne pourra vous la ravir, *tristitia vestra vertetur in gaudium*. (*Loc. cit.*) Le Sauveur nous adresse les mêmes paroles, elles sont pour nous comme pour les apôtres : Vous souffrirez, vous pleurerez, nous dit-il ; vous serez privés des douceurs de ce monde ; vous compterez vos jours par vos larmes ; consolez-vous, votre tristesse se changera en joie et cette joie sera éternelle. Heureuse tristesse, heureuses larmes, qui doivent être suivies d'une telle récompense !

Ah ! réunissons donc tous les motifs de consolation que nous avons dans nos afflictions et nos pleurs ; disons sans cesse avec notre divin Maître : Bienheureux, oui, bienheureux ceux qui pleurent, *beati qui lugent*. Et à combien de titres ne pouvons-nous pas les appeler heureux, au milieu même des larmes qu'ils versent ! Bienheureux, parce qu'ils expieront leurs péchés ; bienheureux, parce qu'ils satisferont à la justice de Dieu ; bienheureux, parce qu'ils n'auront point de part aux folles joies de ce monde ; bienheureux, parce qu'ils

attireront les grâces du Ciel, parce qu'ils se prépareront à l'éternité, parce que, s'ils ont pleuré durant leur vie, ils seront consolés à la mort. Ils auront semé dans les larmes, et ils moissonneront dans la joie !

Pleurons donc, puisque ce n'est que par les pleurs qu'on peut mériter une joie véritable et solide, *ploremus coram Domino*. (Psal. XCIV, 6.) Oui, mon Dieu, je pleurerai. Et que de sujets n'ai-je pas de pleurer et de gémir en ce monde !

Je pleurerai tant de péchés que j'ai commis, tant de temps que j'ai perdu, tant de grâces dont j'ai abusé.

Je pleurerai nuit et jour, *plorabo die ac nocte*. (Jer. IX, 1.) Jamais, non jamais je ne me consolerais du malheur que j'ai eu d'offenser mon Dieu, d'avoir encouru sa disgrâce et blessé son cœur. Je condamnerai mes yeux aux pleurs, mon cœur aux soupirs, ma vie à la pénitence ; je ne veux plus d'autre partage en ce monde : oui, je pleurerai, et mes pleurs seront mon occupation, mes larmes seront ma consolation, mes gémissements seront mes cantiques de joie. J'aime mieux pleurer avec les saints, que de me réjouir avec les réprouvés ; et ne vaut-il pas mieux répandre des pleurs salutaires et de peu de durée durant un temps limité, que verser des larmes de sang et de feu durant une éternité malheureuse ?

Mais, mon Dieu ! dans le torrent de mes larmes, soyez ma consolation ; je ne veux la chercher et la trouver que dans vous ; que tout le reste me devienne amer et se tourne pour moi en une nouvelle source de larmes ; mais vous connaissez ma faiblesse ; dans les moments où la nature affligée pourrait succomber, soyez mon soutien et ma force tant que je vivrai dans cette vallée de larmes ; et quand je finirai ma course, j'espère de votre infinie miséricorde que vous me recevrez dans la région des vivants.

PRATIQUES

1° À défaut des larmes des yeux, qui ne dépendent pas de nous, offrons à Dieu celles du cœur par la compunction.

2° Éloignons-nous autant que nous le pouvons des fêtes profanes et des joies encore plus profanes du monde.

3° Prenons part à l'affliction de ceux qui gémissent, qui pleurent, et tâchons d'adoucir l'amertume de leurs larmes.

4° Pensons que ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie.

PRIÈRE

Donnez-moi, ô mon Dieu ! le don des larmes. Oui, Seigneur, donnez aux autres le don de science, le don d'intelligence, le don de contemplation, le don des miracles ; pour moi, la grâce que je vous demande, c'est le don des larmes, et des larmes abondantes, des larmes amères, des larmes continuelles ; après mes péchés, je ne dois plus avoir d'autre partage en ce monde. Je m'unirai aux saints pénitents qui ont sans cesse détrempé leur pain dans leurs larmes ; je m'unirai aux âmes justes qui ne trouvent de consolation en ce monde que dans leurs gémissements et leurs pleurs ; je m'unirai à vous-même, adorable Sauveur, dans ces amertumes et ces angoisses où vous étiez réduit quand vous disiez que votre âme était triste jusqu'à la mort. On pleure si souvent dans le monde, et sur quoi, bien souvent ? ô mon Dieu ! on pleure sur ses afflictions, sur la perte de ses biens, de ses parents, de ses amis ; on pleure sur des malheurs temporels. Hélas ! devons-nous avoir d'autres larmes que pour nos péchés et pour le malheur de vous avoir si souvent offensé ? Ouvrez donc mes yeux à ces larmes salutaires ; faites qu'ils en deviennent deux

sources intarissables, qui coulent en abondance jusqu'à la mort. Vous changerez un jour nos gémissements en cantiques d'allégresse, et nos soupirs mêmes nous deviendront consolants, quand enfin du pied de votre Croix où nous aurons gémi avec vous sur le Calvaire, vous nous appellerez au Thabor pour entrer en part de vos ineffables délices.



QUATRIÈME BÉATITUDE

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. (Matth. v, 6).

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Il y a trois choses à considérer dans cette béatitude : 1° sa nature, et en quoi elle consiste ; 2° ses effets, et ce qu'elle produit dans nos âmes ; 3° sa récompense, et ce qu'elle fait espérer.

I. Quelle est la nature de cette béatitude, et en quoi elle consiste.

La faim et la soif de la justice, c'est l'amour du bien, c'est le désir de la perfection, c'est la volonté de s'avancer de plus en plus dans les voies de Dieu, de se donner tout à Dieu, de ne vivre et ne respirer que pour Dieu ; c'est le désir d'acquérir les vertus solides, d'aspirer à une sainteté toujours plus éminente ; en un mot, c'est le désir efficace du bien, du vrai bien, du seul et unique bien, qui est le bien suprême.

Cette faim, cette soif, doit être surnaturelle, inspirée par la grâce, et animée par la vue de Dieu.

Elle doit être ardente, et proportionnée à la grandeur du bien qu'on désire.

Elle doit être continuelle, sans jamais cesser et se ralentir : un feu qui se ralentit s'éteindra bientôt.

Elle devrait être insatiable, rien ne pouvant jamais la remplir et la satisfaire en ce monde.

Il faut désirer le bien de son âme, comme un homme qui a faim désire se rassasier, comme un homme qui a

soif désire d'être désaltéré, comme un avare désire les biens et les richesses de ce monde ; il les ambitionne, il les recherche, il en est avide ; quand même il en a acquis, il ne dit jamais c'est assez ; il en désire toujours davantage : ainsi en doit-il être de nous par rapport aux biens surnaturels et divins.

Ah ! si nous connaissions le prix des biens suprêmes ! quel désir, quel empressement, quels transports exciteraient-ils dans nous ! Quelle faim, quelle soif ardente causeraient-ils à notre âme ! Avec quelle sainte et insatiable avidité les rechercherions-nous ! Notre indifférence, notre langueur vient de ce que nous ignorons ces biens suprêmes, mille fois plus précieux que tous les biens de la terre. Un degré de grâce sanctifiante vaut plus que tous les royaumes ensemble ; une grâce actuelle qui nous porte au bien est le prix du sang de Jésus-Christ, et par là même plus désirable que tous les trésors de ce monde ; un sacrifice offert, une vertu pratiquée est un ornement à notre âme plus éclatant et plus noble que la couronne qui orne la tête des rois.

Voilà les biens véritables dont il faut avoir faim et soif, au lieu de ces biens périssables que le monde présente. Âmes chrétiennes, âmes immortelles, portez là vos désirs et vos vœux ; ne laissez pas ramper indignement vos cœurs sur la terre, et dégrader vos sentiments par le désir, ou plutôt par la contagion de ces biens fragiles ; élevez-vous au-dessus de la nature et des sens ; aspirez à l'acquisition de biens qui soient dignes de vous, et conformes à la grandeur de vos espérances ; c'est-à-dire excitez dans vous cette faim, cette soif divine, capable de former une béatitude toute céleste.

Elle était dans David, cette soif ardente, quand il disait à son Dieu : Seigneur, mon âme a formé un désir, c'est le désir sincère de garder votre sainte Loi, et d'en remplir toute l'étendue, *concupivit anima mea desiderare justificationes tuas.* (Psal. CXVIII, 20.)

Elle vivait dans saint Paul, quand il s'écriait dans ses doux transports : Je travaillerai, je ferai tous mes efforts pour me consacrer à Dieu, et m'immoler, s'il le faut, à sa gloire, *impendam et super impendar* (II Cor. XII, 15) ; elle dévorait le cœur d'un Xavier, lorsque, comme accablé sous le poids de ses travaux et de ses souffrances, il désirait de travailler et de souffrir toujours davantage, *amplius, Domine, amplius* ; elle embrasait les sentiments d'une sainte Thérèse, cette soif divine, lorsque peu contente de remplir l'étendue des préceptes, elle formait ce vœu si relevé, si sublime, de faire toujours ce qui lui paraîtrait être plus parfait devant Dieu.

Ô que ces cœurs étaient généreux et que ces sentiments étaient dignes de Dieu ! mais que nos cœurs sont éloignés de ces sentiments, et par là même qu'ils sont éloignés de la faim et de la soif de cette véritable justice ! Avons-nous cette ardeur pour le bien, ce désir de notre perfection, cet empressement à faire sans cesse de nouveaux progrès ? Hélas ! peut-être depuis bien des années nous languissons dans le même état, nous vivons dans la même tiédeur ; la grâce parle, la conscience reproche ; nous faisons quelques faibles efforts, et nous retombons bientôt dans le même assoupissement pour notre perfection. Commençons donc sans délai, avançons à grands pas, réparons le passé, sanctionnons le présent, faisons sans cesse de nouveaux progrès dans le temps qui fuit, pour nous préparer à l'éternité qui s'approche.

II. Les effets de cette béatitude. Quand la faim, quand la soif de la justice règne dans une âme, elle y produit des effets tout divins.

Premier effet : elle ranime la piété, lorsqu'elle se ralentit. Il n'est que trop ordinaire d'éprouver des moments de langueur, de tiédeur, de ralentissement dans la piété ; mais quand la faim, la soif de la justice vient à se ranimer, elle ranime tout dans une âme, elle

allume un nouveau feu, une nouvelle ardeur pour le bien ; elle la réveille de l'espèce de sommeil où elle allait se plonger, et ranimant toute sa vigilance, elle la fait courir à grands pas dans les voies de la perfection.

Deuxième effet de cette faim salutaire : elle adoucit toutes les amertumes et les difficultés qui se rencontrent dans le service de Dieu. Dans la faim on trouve tout bon, on ne se dégoûte de rien ; elle assaisonne tous les mets, jusqu'aux choses les plus insipides et les plus amères : ainsi en est-il du désir de la perfection ; c'est une faim spirituelle qui trouve du goût à tout ce qu'on lui présente pour se nourrir. *Anima esuriens etiam amarum pro dulci sumet*, dit le Sage (Prov. XXVII, 7) ; celui qui est pressé de la faim trouve de la douceur dans ce qui paraît aux autres le plus amer.

Troisième effet : elle nous donne de la force pour surmonter tous les obstacles. Rien n'arrête, rien n'étonne, rien ne rebute ceux qui sont affamés et altérés de la justice ; les adversités, les épreuves, les persécutions, les souffrances, la vue de la mort elle-même, pour le service de Dieu, loin de décourager et d'abattre, inspirent une nouvelle force et un nouveau courage pour se dévouer à sa gloire ; c'est un nouvel aliment qui donne encore plus d'activité et d'ardeur au feu qui dévore.

Quatrième effet : la faim, la soif de la justice fait offrir généreusement à Dieu tous les sacrifices. Quand cette sainte ardeur anime, on ne sait rien refuser à Dieu : quelque sacrifice qu'il exige, quelque renoncement qu'il propose, quelque violence qu'il faille se faire, quelque victoire qu'il faille remporter, une âme n'hésite, ne balance point ; il lui suffit de voir pour agir, de connaître pour pratiquer. Dieu le veut, Dieu l'agrée ; cela lui suffit ; le sacrifice est offert au moment même où il est présenté.

Cinquième effet de cette faim et de cette soif : elle embrasse et fait pratiquer toutes les vertus : le zèle, la charité, la douceur, la patience, la résignation, le détachement, toutes les vertus en un mot ; quand il faut agir, elle les appelle toutes à son secours, et les engage à marcher comme sous ses étendards pour combattre ; elle les anime de son esprit, elle leur inspire ses vives ardeurs, et toutes de concert se prêtent à ses intérêts et à ses vues, qui ne sont autres que celles de Dieu. Ainsi dans la pratique d'une seule vertu se trouve l'exercice de toutes les autres.

Sixième effet : elle fait acquérir d'immenses trésors de mérites pour le Ciel. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Parmi les hommes, on désire, on demande souvent sans obtenir ; auprès de Dieu, c'est tout le contraire ; demander humblement, désirer ardemment, c'est déjà avoir obtenu ; et comme une âme pressée de la faim et de la soif de la justice ne désire que de s'avancer de plus en plus dans le bien, ce désir même, cette sainte ardeur est aux yeux de Dieu un avancement et un accroissement continuels de nouveaux mérites et d'immenses trésors pour la gloire. Ô heureuse donc une âme que cette faim consume et dévore ! ses mérites sont abondants et sa récompense à jamais assurée.

III. Les récompenses de cette béatitude.

C'est déjà une grâce et une récompense pour une âme fidèle, que cette faim et cette soif qui la presse à tous les instants. Est-il en effet un état plus heureux, une disposition plus à désirer que celle d'une âme qui soupire sans cesse après l'objet et le terme de son bonheur ? Car ce qu'il y a d'étonnant et de plus admirable, c'est que malgré les progrès qu'elle fait tous les jours, elle en désire toujours de plus grands encore ; comme saint Paul, elle semble oublier tout le chemin qu'elle a fait, pour s'avancer toujours dans la voie, *quæ retro sunt obli-viscens* (Phil. III, 13) ; comme David, elle possède des

biens immenses, et elle sent une soif continuelle qui la dévore toujours, *sitivit anima mea*. (Psal. XLI, 3.) Mais quand est-ce donc, ô mon Dieu, que vous rassasierez cette faim, que vous désaltérerez cette soif ? Ce sera quand enfin vous l'introduirez dans vos sacrés tabernacles, et que vous la ferez boire dans les torrents de vos délices célestes. *Satiabor cum apparuerit gloria tua*. (Psal. XVI, 15.) Et voilà l'accomplissement de la promesse que Jésus-Christ fait à cette béatitude : *Beati qui esuriunt, quoniam ipsi saturabuntur* ; dès ce monde même Dieu fait goûter à ces âmes certains moments de douceur, de consolation, de délices célestes dans ces entretiens secrets, dans ces intimes communications ; mais il leur en réserve la plénitude et la surabondance dans le séjour de la gloire ; c'est alors que s'accomplira cette consommation de toute justice dans cette âme désormais heureuse par la possession de son bien-aimé qu'elle avait si vivement désiré, si ardemment recherché, si longtemps attendu, et avec qui elle se trouvera enfin à jamais réunie.

PRATIQUES

1° Désirons sans cesse notre avancement dans le bien.

2° Pensons que quand on ne tâche pas d'avancer, on recule.

3° Ranimons de temps en temps les sentiments de notre ferveur, s'ils venaient à se ralentir.

4° Imitons, pour le bien, les gens du monde, qui ne disent jamais : c'est assez.

5° Commençons chaque jour, et oublions ce que nous avons fait pour ne penser qu'à ce qui nous reste à faire.

6° Profitons de tous les moments du temps pour l'éternité bienheureuse.

PRIÈRE

Quelle est ma misère et ma lâcheté, ô mon Dieu ! Loin d'aspirer sans cesse à une sainteté plus grande, à une justice plus abondante, comme je le devrais, je languis dans une négligence habituelle pour mon salut ; je n'ai aucune ardeur pour le bien, aucun soin de mon avancement, aucun désir de ma perfection. Bien des âmes justes, qui ont reçu moins de grâces que moi, s'élèvent chaque jour de vertus en vertus, aspirent à un état toujours plus parfait ; et moi, comblé de vos dons, je suis devant vous comme sans sentiment et sans âme ; je vis dans une tiédeur, une espèce d'indifférence pour mon salut ; le moindre obstacle à vaincre m'arrête, la moindre difficulté à surmonter me rebute ; le plus léger sacrifice à vous offrir m'étonne et m'alarme. Je gémiss sur mon état, et je ne fais aucun effort pour m'en retirer. Ô faim ardente ! ô soif dévorante de la justice, que vous êtes éloignées de moi, et comme étrangères à mes sentiments ! Est-ce donc ainsi que je dois vous servir, ô mon Dieu ? Est-ce là l'usage que je dois faire de tant de grâces ? Est-ce là l'état dans lequel je dois aller paraître devant vous ? Non, Seigneur, non, mon doux Sauveur, j'en connais le danger et le crime : je suis résolu, avec le secours de votre grâce, d'en sortir et de le réformer. Dieu saint et auteur de toute sainteté, animez-moi d'un désir sincère d'être tout à vous. Dieu Sauveur, vous êtes venu allumer ce feu sacré sur la terre, allumez-le dans mon cœur ; inspirez-moi ce zèle pour votre gloire, cette ardeur pour votre saint service, ce désir empressé de mon salut et de ma perfection ; faites que, par des progrès continuels dans la vertu, je répare le temps et les grâces que j'ai perdues. Oui, mon Dieu, avec le secours de ces grâces que vous daignerez encore m'accorder, je suis sincèrement résolu de travailler à ma sanctification, d'observer exactement votre sainte Loi, de m'acquitter fidèlement des devoirs de mon état, d'accomplir toute

justice en ce monde, espérant d'avoir un jour part à vos récompenses dans l'autre. Ainsi soit-il.



CINQUIÈME BÉATITUDE

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. (Matth. v, 7.)

Bienheureux ceux qui usent de miséricorde, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

1° La miséricorde a pour objet les misères du prochain. Quoi de plus propre à toucher un cœur capable de sentiments ! Dieu s'appelle le Père des miséricordes par excellence : *Pater misericordiarum* (II Cor. I, 3) ; c'est le propre de Dieu de pardonner et de faire grâce, *cui proprium est misereri semper et parcere*. De toutes ses perfections, la miséricorde est celle qui éclate davantage dans tous ses ouvrages : *Misericordia ejus super omnia opera ejus*. (Psal. CXLIV, 9.) Il l'exerce toujours, en tout temps, en tout lieu, à l'égard de tous. Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et ceux qui ne le sont pas ; personne n'est privé de ses dons ; les pécheurs, et les plus grands pécheurs ses ennemis y ont part.

Nous-mêmes, nous surtout, quelles marques de miséricorde n'avons-nous pas reçues de Dieu ! Je pense à vos miséricordes sur moi, ô mon Dieu ! et de quels sentiments n'en suis-je pas pénétré ! Combien de grâces m'avez-vous accordées, malgré mon indignité ! Combien de péchés m'avez-vous pardonnés ! Combien de malheurs dont vous m'avez préservé ! Combien de fois m'avez-vous appelé quand je m'égarais ! Avec quelle patience m'avez-vous attendu quand je différerais ! Avec quelle bonté m'avez-vous reçu quand enfin j'ai pensé à

revenir à vous ! Si vous m'aviez traité selon mes mérites, et jugé dans votre rigueur, actuellement je serais précipité dans l'enfer. Combien d'autres peuvent se dire à eux-mêmes ce que je me dis : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti !* (Thren. III, 22.)

Voilà comme le Seigneur en a usé à notre égard ; il nous demande par retour d'être miséricordieux envers notre prochain, comme il l'est lui-même envers nous, *estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* (Luc. VI, 36.)

C'est l'instruction salutaire et touchante que donne le Sauveur du monde dans la parabole de l'Évangile. Un Samaritain, dit-il, trouva sur son chemin un homme que des voleurs avaient dépouillé ; ils l'avaient blessé et laissé demi-mort. Ce triste spectacle le toucha si vivement que, s'étant approché, il témoigna à cet affligé toute la part qu'il prenait à son triste état, lui administra tous les secours que peut inspirer la charité la plus compatissante pour les misérables. Il versa de l'huile et du vin sur ses plaies pour les adoucir. Enfin, il lui donna même une somme d'argent, et il dit à l'hôte à qui il le confia qu'il lui rendrait tout ce qu'il aurait dépensé en faveur du malade. Grand exemple que le Sauveur propose pour modèle dans la miséricorde et la charité dont nous devons user à l'égard de nos frères.

2° Comme il y a dans le prochain des misères corporelles et spirituelles à déplorer, il y a aussi des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles à exercer. Secourir les pauvres, soulager les malades, visiter les prisonniers, donner à manger à ceux qui ont faim, donner le moyen de se désaltérer à ceux qui ont soif, etc. Consoler les affligés, instruire les ignorants, fortifier les faibles, ramener dans la voie ceux qui sont égarés, est-il des objets plus capables de nous intéresser ? Un cœur miséricordieux est souvent plus touché des maux des autres que des siens propres. Il se sent porté à les soulager, il

les soulage en effet quand il le peut et qu'il en a les moyens ; quand les moyens lui manquent, il le fait par ses prières auprès de Dieu, par ses exhortations auprès de ceux qui sont en état de prêter du secours ; il compatit du moins à leurs peines et il les ressent dans son cœur, comme si elles lui étaient personnelles.

Qu'il est difficile de ne pas s'affliger à la vue de tant de pauvres qui manquent du nécessaire, de tant de familles qui n'osent découvrir leur état, de tant de pères et de mères qui, entourés d'un nombre d'enfants, n'ont d'autre pain à leur donner que le pain détrem pé dans leurs larmes !

Ah ! si nous voyions ces misères de nos propres yeux, si nous entrions dans ces hôpitaux où sont des cadavres vivants, qui portent sur leur visage la pâleur de la mort ; dans ces prisons où des infortunés sont chargés de fers ; dans ces maisons de deuil où règne une sombre tristesse et une espèce de désespoir ! Ces hommes misérables sont nos frères, des hommes comme nous, souvent plus justes et plus agréables aux yeux de Dieu que nous. Quel est le cœur assez dur, assez insensible pour n'être pas touché de leurs maux ?

Mais il y a dans le prochain des misères spirituelles mille fois plus dignes encore de notre compassion et de notre douleur. Le péché qui règne dans leur âme, les passions qui dominant leur cœur, la disgrâce de Dieu qu'ils ont encourue, le danger du salut éternel où ils vivent. Pour être touché de ces tristes objets, il faudrait, à la lueur d'une lumière surnaturelle, pouvoir comprendre combien déplorable, combien funeste est l'état d'une âme qui est dans le péché, qui vit dans la colère de Dieu, qui est à chaque instant sur le bord de l'abîme et en danger de sa damnation : à cette vue on verserait des larmes de sang.

C'est surtout envers ces âmes que la miséricorde doit nous intéresser. L'Église, touchée de douleur, prie sans

cesse pour les pécheurs ; elle demande leur conversion et leur vie. Prions pour eux avec elle ; nulle prière plus agréable à Dieu, plus digne d'une âme chrétienne, plus capable de nous attirer à nous-mêmes les grâces du Ciel. Voilà la grande miséricorde que nous pouvons exercer envers le prochain, et par laquelle nous marquerons à Dieu notre juste retour pour les miséricordes qu'il a exercées envers nous.

3^o La récompense de cette béatitude nous est annoncée en ces termes : *Quoniam misericordiam consequentur*. Bienheureux les cœurs qui usent de miséricorde envers les hommes, parce qu'ils éprouveront eux-mêmes les miséricordes de Dieu. C'est Jésus-Christ qui les en assure.

Miséricorde en ce monde, en leur rendant au centuple le bien qu'ils auront fait aux autres, en pardonnant leurs péchés, en exauçant leurs prières, en les comblant de ses grâces.

Miséricorde à la mort, en leur adoucissant ses rigueurs, en les assistant d'une manière spéciale dans ce dernier passage.

Miséricorde au Jugement, en les jugeant dans ses grandes miséricordes. Jésus-Christ, pour nous faire entendre combien il a cette béatitude à cœur, ne fera mention à son Jugement que de ces œuvres de miséricorde, et ne portera que sur elles la sentence de l'éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'on aura été ou miséricordieux et compatissant, ou insensible et indifférent à l'égard du prochain ; il frappera les uns de ce terrible anathème : *Discedite a me, maledicti... esurivi, et non dedistis mihi manducare*. (Matth. xxv, 41-42.) Retirez-vous de moi, maudits ; j'ai été pressé de la faim, et vous ne m'avez point rassasié. Il fera entendre aux autres ces consolantes paroles : *Venite, benedicti Patris mei, esurivi, et dedistis mihi manducare*. (*Ibid.*, 35-36.)

Venez, les bien-aimés de mon Père, j'ai eu faim et vous m'avez rassasié.

PRATIQUES

Les récompenses si abondantes et si consolantes que Dieu promet aux cœurs pleins de miséricorde doivent infiniment nous engager à pratiquer cette vertu.

1° Par une charité véritablement chrétienne, c'est-à-dire par une charité pleine de douceur. Soyons doux et affables à l'égard des autres, surtout à l'égard des pauvres, prenant garde de les rebuter, de les mépriser jamais ; si nous n'avons pas l'abondance des secours à leur donner, donnons-leur du moins la douceur des paroles et la tendresse des sentiments.

2° Par une charité compatissante. Prenons part à leurs maux, soyons sensibles à leurs peines, touchés de ce qui les touche, affligés de ce qui les afflige ; la part que l'on prend au malheur des autres semble leur en adoucir et leur en diminuer le poids.

3° Par une charité bienfaisante. Ne nous contentons pas de donner des paroles et des sentiments, quand nous pouvons ajouter les effets et les œuvres. N'est-ce pas pour un cœur bien placé le plus grand des bonheurs de faire du bien aux autres, et de verser l'huile de la consolation sur la plaie des cœurs affligés ?

4° Par une charité universelle. Ne fermons l'entrée de nos cœurs à personne ; Dieu nous ouvre le sien ; tous les hommes sont son ouvrage, sont ses images, sont le prix de son sang. De tous ceux qui viennent à vous, dit saint Augustin, n'en rejetez pas un seul, de peur que celui que vous refusez ne soit Jésus-Christ lui-même : *Ne forte cui non dederis, ipse sit Christus.*

5° Enfin, par une charité désintéressée. N'attendons pas notre récompense de la part des hommes, nous serions souvent trompés dans notre attente ; et d'ailleurs ne serons-nous pas assez abondamment récompensés

par la béatitude que Jésus-Christ nous annonce dès ce monde, et par les biens immenses qu'il nous prépare dans l'éternité ?

Dimittite, et dimittimini (Luc. VI, 37) ; pardonnez, et on vous pardonnera.

Date et dabitur vobis (*ibid.*, 38) ; donnez, et vous recevrez.

Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. (*Idem.*) Dieu usera envers vous de la même mesure dont vous aurez usé à l'égard des autres.

PRIÈRE

Dieu de bonté, vous êtes par essence le Dieu des justes, le Dieu des vengeances ; mais vous êtes par inclination le Dieu de toute consolation, et le Père des miséricordes par excellence ; vous les exercez envers tous, mais surtout à l'égard des coupables : je suis au nombre des plus grands pécheurs, c'est pourquoi je réclame votre grande miséricorde : *Secundum magnam misericordiam tuam.* (Psal. L, 3.) Je l'ai déjà éprouvée mille fois dans le cours de ma vie ; je vous en demande la continuation, malgré le criminel abus que j'en ai fait si souvent. Pour en attirer sur moi les salutaires effets, je l'exercerai moi-même envers mon prochain, soit dans les œuvres spirituelles, soit dans les temporelles qui dépendront de moi. J'excuserai leurs défauts, je supporterai leur humeur, je compatirai à leurs peines, je les soulagerai dans leurs besoins, je les consolerai dans leurs chagrins, je me rendrai sensible à leurs maux. Hélas ! Seigneur, ce sont mes frères, ce sont vos membres ; étant affligés, ils n'en sont que plus dignes de ma compassion et de mes sentiments. J'ai tant besoin qu'on ait de la charité et de la compassion pour moi, comment pourrais-je être dur et insensible à l'égard des autres ? J'espère, ô mon Dieu ! qu'en ouvrant ainsi des

entrailles de miséricorde à mon prochain, vous daignerez vous-même m'ouvrir votre cœur, et me faire part de vos grâces. Faites, ô mon Dieu ! que la vue de mes propres faiblesses m'inspire une charité tendre pour celles des autres, afin qu'au grand jour de vos vengeances je puisse éprouver les effets de vos grandes miséricordes. Ainsi soit-il.



SIXIÈME BÉATITUDE

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

(Matth. v, 8.)

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

La pureté de cœur est une vertu infiniment agréable à Dieu, parce que le cœur est le trône de Dieu, et un cœur pur est un trône digne de lui ; il y règne en paix, parce qu'il ne voit rien qui trouble son règne ; il y domine en maître, parce que les passions y sont domptées ; il y établit en souverain son empire, loin du péché qui l'offense, loin des infidélités qui le blessent, loin des résistances qui s'opposent à ses desseins, loin, en un mot, de tous les nuages qui ternissent l'éclat de sa gloire.

La pureté du cœur fait l'objet des complaisances du cœur de Jésus-Christ, qui est par excellence l'Agneau sans tache : le cœur est comme un Ciel animé où Jésus-Christ habite par la charité. Il faut donc que ce cœur qui devient sa demeure soit dans une pureté et une décence qui invite un hôte si saint à y résider ; il faut que ce cœur fidèle s'éloigne de tout ce qui peut le souiller, autant que le Ciel est éloigné de la terre. L'épouse qui aime la pureté de son cœur aura la tendresse et les complaisances du céleste Époux. *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* (Prov. XXII, 11.)

La pureté du cœur fait l'ornement de toutes les autres vertus ; elle leur donne aux yeux de Dieu un nouveau lustre, un nouvel éclat, et toutes les autres vertus à

leur tour perfectionnent la pureté et en augmentent la beauté, son mérite et son prix.

Disons plus encore, la pureté du cœur élève une âme comme au-dessus de la condition humaine, et la place, en quelque manière, au rang sublime des anges ; elle semble même les surpasser, dit saint Jean Chrysostome. Les anges sont des intelligences célestes, dégagées de la contagion des sens ; au lieu que les âmes, revêtues d'un corps terrestre et mortel, ont sans cesse à résister aux atteintes de la séduction de la chair et des sens, toujours opposés à la loi de l'esprit ; de sorte que la pureté est une vertu céleste et toute divine.

Jésus-Christ, voulant avoir une mère en ce monde, a voulu avoir une mère vierge et absolument exempte de toute tache. Voulant choisir un favori sur la terre, il a choisi saint Jean, parce qu'il était vierge ; et c'est à ce seul disciple chéri qu'il a permis de reposer sur sa poitrine dans la dernière Cène. Il y a plus, et c'est ici une remarque bien singulière : c'est que ce Dieu sauveur, qui a souffert qu'on l'accusât de bien des crimes, qu'on suscitât contre lui les plus noires calomnies, qu'on le traitât de séducteur, de blasphémateur, de possédé du démon, etc. a été si jaloux de l'honneur et de l'éclat de sa pureté, qu'il n'a jamais permis que ses ennemis lui donnassent la moindre atteinte.

Disons encore : quel dut être le prix et l'excellence de cette vertu aux yeux de Marie, si éclairée des lumières de l'Esprit-saint, puisqu'elle la préféra à la qualité éminente de Mère de Dieu ! Conjurons-la de nous obtenir cette sainte vertu, et de nous la conserver jusqu'au dernier soupir de la vie.

Il y a différents degrés de cette vertu : par la pureté, on n'entend pas seulement l'éloignement du vice détestable qui lui est opposé ; mais pour lui donner toute son étendue, et la présenter dans toute son excellence, il faut encore entendre l'éloignement de tout ce qui peut dans

une âme déplaire à Dieu, offenser ses regards, et blesser son cœur. Considérons donc cette vertu dans tous les états où elle élève une âme fidèle. Voici les différents degrés par où elle conduit à la perfection.

1° Pureté de cœur, par l'exemption du péché mortel, qui porte le poison dans l'âme, qui donne la mort à l'âme, et la rend l'objet de la colère de Dieu.

2° Pureté de cœur, par l'exemption du péché véniel, qui ternit la beauté de l'âme, et lui fait perdre en partie son éclat.

3° Pureté de cœur, par l'exemption des infidélités réfléchies, des résistances volontaires à la grâce, qui ralentissent la piété, qui diminuent la ferveur de la charité.

4° Pureté de cœur, par l'exemption de certaines imperfections, de certains défauts, qui, sans être coupables en eux-mêmes, peuvent par leurs progrès et leurs suites être un obstacle aux impressions de la grâce et aux communications intimes de Dieu.

5° Pureté de cœur, en un mot, par le retranchement de tout ce qui peut blesser les yeux de Dieu dans une âme, et la rendre moins agréable et moins chère à son cœur.

Comme, d'une part, la pureté de cœur est en elle-même une vertu excellente et infiniment précieuse, de l'autre, on peut dire aussi que par rapport à nous et dans nous, c'est une vertu infiniment délicate et fragile ; c'est un miroir que le moindre souffle peut ternir ; c'est une fleur éclatante que le moindre air contagieux peut flétrir ; c'est un dépôt sacré que mille ennemis conjurés s'efforcent de nous ravir ; c'est un trésor précieux que nous portons dans des vases d'argile.

Hélas ! ce trésor si précieux, si fragile, nous l'exposons si aisément, si imprudemment, si souvent ! et par là nous nous exposons nous-mêmes à altérer l'éclat de cette sainte vertu, et à en subir les peines par le feu

vengeur. Combien d'âmes qui, sortant de ce monde, ornées de mérites et chargées de bonnes œuvres, n'auront pas cependant cette pureté entière sans laquelle on ne peut voir Dieu ; et qui, faute de s'être trouvées dans ce pur amour, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse rien dans l'autre vie à l'âme de tout ce qui l'attachait trop à elle-même et aux créatures ! Non, le cœur n'est véritablement pur que lorsqu'il aime uniquement ce qu'il doit aimer ; c'est Dieu seul. Il ne peut souffrir qu'un cœur qu'il a comblé de ses grâces, et qui les a négligées, partage ses affections ; la plus légère tache est un voile qui empêchera de voir cette souveraine beauté.

Voici les moyens qui peuvent nous aider à acquérir et à conserver cette vertu précieuse ; ne négligeons rien pour nous en assurer la possession.

1° Des prières humbles et ferventes.

2° La crainte salutaire du péché, et de tout péché.

3° La fuite continuelle de toute occasion dangereuse.

4° Une vigilance constante sur nous-mêmes.

5° La garde et la mortification exacte des sens ; ce sont les portes par où le péché et le démon s'introduisent.

6° La fréquentation assidue des sacrements. Le sang de Jésus-Christ est comme une boisson céleste qui engendre les vierges. *Vinum germinans virgines.* (Zach. IX, 17.)

7° Enfin, une dévotion spéciale à la sainte Vierge ; elle est par excellence le modèle, la protectrice des vierges et des âmes pures : *Mater purissima, Mater castissima.*

La récompense que Jésus-Christ promet à cette vertu est exprimée en des termes qui doivent nous en donner une grande estime, et nous en inspirer un ardent amour : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront

Dieu ; ils le verront dans le Ciel par la lumière de gloire, et ils le voient déjà, en quelque manière, en ce monde, dans la contemplation, par la lumière de la grâce. Dans le Ciel, ils auront la vision béatifique, et à la faveur de ses rayons éclatants, ils verront Dieu face à face. Ils seront investis des splendeurs de sa gloire ; ils le contempleront sans nuage ; ils le posséderont sans partage. Dans ce monde leurs yeux et leur cœur étant purs, ils sont plus en état de recevoir la lumière et les grâces par lesquelles Dieu se communique à eux d'une manière plus spéciale et plus abondante ; tel est leur bonheur, tel sera leur partage. De là comprenons quel est le malheur d'un cœur qui est éloigné de cette pureté sainte ; rien de souillé ne peut entrer dans la céleste Jérusalem. *Nec intrabit in ea aliquid coinquinatum.* (Apoc. XXI, 27.)

PRATIQUES

1° Imprimons bien avant dans notre esprit cette grande vérité, qu'il n'y a point de si légère tache dans notre cœur qui ne nous prive de la vue et de la possession de Dieu, jusqu'à ce que nous l'ayons pleinement effacée ; jusqu'alors jamais nous ne pourrons entrer dans le Ciel, et comme à chaque instant Dieu peut nous appeler à lui, aussi nous devons avoir le cœur pur, pour ne pas mettre d'obstacle à cette vue, à cette possession éternelle et béatifique de Dieu.

2° Lorsque nous serons tentés de commettre quelque faute, de tomber dans quelque péché, imaginons-nous que Dieu nous dit intérieurement : Si vous succombez, si vous m'offensez, jamais vous ne me verrez. Oh ! la terrible menace ! oh ! le plus grand des malheurs ! s'exposer à ne voir jamais Dieu, à être éternellement séparé de Dieu ! Quel cœur ne serait touché, consterné par une annonce plus terrible que tous les tonnerres que le Ciel lancerait sur nous ?

3° En matière de pureté, craignons tout, et ne négligeons rien ; la moindre pensée de l'esprit trop réfléchie, la moindre affection du cœur où il y a quelque complaisance, la moindre occasion où il y a quelque danger, tout doit nous alarmer : regards imprudents, paroles peu séantes, lectures dangereuses, liaisons suspectes, conversations libres, manières peu réservées ; à la vue, à la moindre ombre, à la plus légère apparence du péché, prions, tremblons, fuyons comme à la vue du serpent le plus venimeux : *Quasi a facie colubri fuge peccatum.* (Eccli. XXI, 2.)

Encore, malgré tous nos soins, toute notre vigilance, toutes nos précautions, ne pourrons-nous jamais nous rassurer sur le danger : Dieu seul peut être notre force dans nos combats, comme il doit être notre récompense après notre victoire.

Quis ascendet in montem Domini ?... innocens manibus et mundo corde. (Psal. XXIII, 3-4.) Quel est celui qui s'élèvera sur la sainte montagne ? celui dont les mains et le cœur seront purs. *Nescitis quia corpora vestra membra sunt Christi ?* (I Cor. VI, 15.) Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit ? *Cor mundum crea in me Deus.* (Psal. L, 12.) Formez dans moi un cœur pur, ô mon Dieu !

PRIÈRE

Si jamais votre grâce m'a été nécessaire, ô mon Dieu, c'est surtout pour la pratique et la conservation de la pureté. C'est un trésor inestimable que vous nous avez confié ; mais vous savez que non seulement nous le portons dans des vases d'argile, mais que toutes sortes d'ennemis conjurés contre nous s'arment pour nous le ravir ; le monde, par sa contagion ; les passions, par leur violence ; les tentations, par leurs funestes attraits ; les objets dangereux qui se présentent partout à nos yeux

pour séduire notre cœur ; tout conspire contre nous ; votre grâce seule combat avec nous et pour nous. C'est donc cette grâce spéciale et abondante que je vous demande pour résister aux attaques de tant d'ennemis conjurés. Je sais, ô Dieu de toute sainteté et de toute pureté ! ce que vous exigez de moi pour la conservation de cette précieuse vertu ; aussi suis-je bien résolu de ne rien négliger de tout ce qui pourra dépendre de mes faibles efforts pour me soutenir : vigilance sur moi, garde du cœur, mortification des sens, fuite des occasions, crainte salutaire, ferventes prières, fréquentation assidue des sacrements, tout sera employé avec soin et avec constance ; et j'espère, avec le secours que vous daignerez m'accorder, vous être fidèle à l'avenir dans ce point si essentiel et si délicat où j'ai tant à me reprocher pour le passé.

La grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! je vous la demande par l'amour que vous avez pour la pureté. Je vous la demande par l'intercession de votre divine Mère qui en est, après vous, le modèle et la protectrice. Oui, Vierge sainte, Vierge par excellence ! j'implore humblement et instamment votre secours pour la pratique d'une vertu que vous avez toujours eue tant à cœur, et qui a attiré sur vous les complaisances de votre Dieu ; obtenez-moi la grâce de l'aimer, de la pratiquer, de la conserver inviolablement jusqu'au dernier moment de ma vie. Ainsi soit-il.



SEPTIÈME BÉATITUDE

Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.
(Matth. v, 9.)

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.

Les pacifiques sont 1^o ceux qui aiment la paix ; 2^o ceux qui en conservent la possession dans leur âme ; 3^o ceux qui, autant qu'il est en eux, tâchent de la procurer et de l'entretenir dans les autres. De sorte que pour avoir part à cette béatitude, il faut tout à la fois avoir la paix avec Dieu, avec les autres et avec soi-même : la paix avec Dieu, par la piété ; la paix avec les autres, par la charité ; la paix avec soi-même, par la domination des passions : si on n'a pas la paix avec Dieu, on vit dans le crime et dans le désordre ; si on n'a pas la paix avec le prochain, on vit dans la désunion et dans la discorde ; si on n'a pas la paix avec soi-même, on vit dans l'agitation et le trouble.

C'est un bien infiniment à désirer que la paix ; après la grâce de Dieu, rien ne doit nous être tant à cœur que la possession de cette paix : elle fait la douceur et les délices de cette vie ; ce n'est pas vivre que de ne pas vivre en paix. Sans elle tous les autres biens nous sont inutiles ; et sans les autres biens, elle peut nous suffire : on est heureux dès qu'on est en paix. C'est un si grand bien, dit saint Paul, qu'il surpasse tout autre bien ; l'amas des richesses, l'éclat des honneurs, les plaisirs et la satisfaction des sens n'ont rien de préférable, rien même de comparable à la possession de cette paix toute

divine : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (Philip. IV, 7.) C'est comme un fleuve délicieux qui, prenant sa source dans le cœur même de Dieu, coule dans les nôtres par des canaux différents, et porte dans eux la tranquillité, le calme, l'abondance de tous les biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* (Sap. IV, 11.)

Jésus-Christ est appelé par excellence le prince de la paix : *Princeps pacis* ; il la possédait en lui-même d'une manière toute divine ; elle résidait dans son cœur, elle parlait par sa bouche, elle respirait dans son air et dans toute sa conduite.

Il a enseigné la paix aux hommes ; tout son Évangile n'est qu'un Évangile de douceur et de paix ; il semble que sa mission se bornait à établir dans les cœurs le règne de cette paix : *Veniens evangelizavit pacem.* (Ephes. II, 17.)

Il a procuré et comme acheté la paix au prix de ses travaux, de ses souffrances et de son sang ; elle lui a paru mériter d'être achetée à ce prix ; bien plus, il a voulu devenir lui-même notre paix et le lien qui unit indissolublement nos cœurs avec lui. *Ipse est pax nostra.* (*Ibid.*, 14.)

Il a lui-même cimenté cette paix entre Dieu et les hommes ; il s'est rendu la victime de nos péchés, pour concilier le Ciel et la terre, et abolir le décret de mort porté contre nous : *Interficiens inimicitias in semetipso.* (Ephes. II, 16.)

Enfin, en quittant ce monde, il nous a laissé la paix comme son héritage par son testament et ses dernières volontés marquées à ses enfants. *Pacem meam relinquo vobis.* (Joan. XIV, 27.) Il nous l'a donnée comme le fruit de ses victoires, comme le gage de son amour, comme un dépôt sacré qu'il nous confiait, et dont il nous recommandait la conservation et l'usage : *Pacem meam do vobis.* (*Loc. cit.*)

C'est à nous à présent, si nous sommes ses véritables enfants, à exécuter ses dernières volontés, à remplir ses intentions, à lui marquer notre juste retour, en formant dans nos cœurs pour cette paix les mêmes sentiments qu'il a toujours si tendrement, si ardemment, si constamment formés et conservés dans le sien jusqu'au dernier soupir de sa vie, et qu'il a voulu nous transmettre par sa grâce, en allant prendre possession de sa gloire.

Par retour sincère pour Jésus-Christ, et par zèle pour nos vrais intérêts, prenons donc les moyens d'établir cette douce paix, soit avec Dieu, soit avec le prochain, soit avec nous-mêmes. Voici ceux que la Religion, la raison, le sentiment nous présentent.

La paix avec Dieu par l'observation de sa sainte Loi, par la soumission à ses ordres, par la conformité à ses volontés, par la fidélité inviolable à sa grâce. Et comment la paix ne régnerait-elle pas dans une âme qui n'a point d'autre volonté que celle de Dieu, et qui reçoit tout de la main de Dieu ? Malheur au contraire à une âme qui n'est pas en paix avec Dieu ! si elle venait à mourir dans cet état, éternellement elle aurait son Dieu pour ennemi, et ce Dieu vengeur serait à jamais armé contre elle : durant la vie même peut-elle manquer d'être sans cesse dans la crainte et les alarmes sur son état ? car en s'éloignant de Dieu, en résistant à Dieu, qui jamais a goûté la paix ? *Quis restitit ei, et pacem habuit ?* (Job IX, 4.)

La paix avec le prochain : en n'offensant personne, ne donnant à personne juste sujet de se plaindre ; au contraire, ayant pour les autres la déférence, la douceur, les égards qui peuvent cimenter l'union des cœurs, se rendant envers tous patient, doux, affable, condescendant, supportant leur humeur, excusant leurs défauts, prévenant leurs désirs ; en un mot, autant que la conscience le permet, se faisant tout à tous, pour vivre en paix avec tous.

La paix avec nous-mêmes : elle règne dans notre âme lorsque tout est réglé, que les passions sont domptées, les mauvaises affections réprimées, l'empire des sens dominé ; car les passions sont la source funeste du trouble, de l'agitation, des remords ; il n'y a point de paix à attendre avec elles : une seule passion suffit pour rendre un cœur malheureux, et remplir la vie d'amertume ; les pécheurs auront beau appeler la paix, elle s'éloignera à jamais de leur cœur et de leurs désirs : *Pax, pax, et non erat pax.* (Jer. VI, 14.)

Heureux donc les cœurs pacifiques, par la récompense qui leur est promise ! *Beati pacifici* ; ils seront appelés les enfants de Dieu, *quoniam filii Dei vocabuntur.*

Enfants de Dieu, parce que Dieu est essentiellement le Dieu de la paix ; il ne reconnaît pour ses enfants que ceux qui sont amis de la paix, *Deus pacis.* Aussi saint Paul, écrivant aux fidèles, leur souhaite en premier lieu la grâce, ensuite la paix que Dieu, en qualité de Père, donne à ses enfants : *Gratia vobis et pax a Deo Patre nostro.* (I Cor. I, 3.)

Enfants de Dieu. Quelle gloire pour nous ! Que d'autres se glorifient d'être les enfants des grands du monde, des princes du siècle, des rois de la terre : pour nous, notre gloire sera toujours d'être appelés les enfants de Dieu, et non seulement d'être appelés, dit saint Jean, mais d'être en effet les enfants de Dieu ; *ut filii Dei nominemur et sumus.* (I Joan. III, 1.) Jésus-Christ nous assure ce glorieux titre en nous donnant pour père le Père céleste lui-même, *ut sitis filii Patris vestri qui in Cælis est.* (Matth. V, 45.)

Enfants de Dieu. Quel bonheur pour nous ! puisque, si nous sommes les enfants de Dieu, nous avons droit à l'héritage céleste : héritiers de Dieu, *hæredes quidem Dei,* et dès lors cohéritiers de Jésus-Christ, *cohæredes autem Christi.* (Rom. VIII, 17.) La paix est une béatitude

commencée, et la béatitude qui est l'héritage des enfants de Dieu est une paix consommée. Tels sont les biens ineffables que Dieu promet aux cœurs pacifiques ; à cette vue, qui est-ce qui ne portera pas tous ses vœux vers la possession de cette paix divine, qui ne lui consacra pas ses soins, son cœur, tous ses sentiments ?

Au reste, la paix en ce monde ne consiste pas à n'avoir point de combats à livrer, ni de tentations à essuyer ; mais à ne pas succomber dans les tentations et dans les combats ; la paix pleine et entière est réservée pour l'éternité bienheureuse.

Oh ! que les saints sont heureux dans le Ciel et dans le sein de la paix ! Là tout est tranquille, tout est à jamais assuré ; un même objet fixe tous les esprits, une même loi règle toutes les volontés, un même lien unit tous les cœurs ; ni envie, ni jalousie, ni vil intérêt n'altère jamais le calme des sentiments et la sérénité des beaux jours. Ici-bas, au contraire, tout est troublé, tout est agité ; l'émotion dans les esprits, la division dans les familles, le désordre dans les villes, le renversement, le bouleversement dans les empires ; les enfants contre les pères, les parents contre les parents, les voisins contre les voisins, les pauvres contre les riches, les grands contre les petits, tous sont comme conjurés et armés les uns contre les autres. Pourquoi cela ? ô mon Dieu ! tous les hommes ne sont-ils pas frères entre eux ? n'ont-ils pas le même Père dans le Ciel ? tous les mortels qui sont sur la terre ne sont-ils pas faits pour habiter la même céleste patrie ? Hélas ! ce sont les passions qui les arment ainsi les uns contre les autres, et qui les portent à se rendre mutuellement leurs jours malheureux ; et comment le règne de la paix pourrait-il subsister avec celui des passions ? une seule ne suffirait-elle pas pour allumer le feu de la discorde dans tout l'univers ? Ô vous ! Dieu puissant, Dieu de la paix, qui avez commandé aux vents et aux tempêtes, calmez cet orage des passions humaines, et la

paix régnera parmi vos enfants, et dans le sein de la paix vos enfants goûteront le vrai, le solide, l'unique bonheur qu'on peut goûter sur la terre, en attendant celui que vous leur préparez dans le Ciel.

PRATIQUES

1° Gravons bien profondément dans nos esprits cette grande maxime, qu'après la grâce, la paix est le plus grand des biens, et que rien ne peut nous dédommager de sa perte.

2° Pour le bien de la paix avec les autres, sachons dissimuler, sachons nous taire, sachons laisser tomber certaines paroles, dissimuler certains procédés dont nous aurions peut-être quelque sujet de nous plaindre. Si on les laisse tomber, tout finit à l'instant ; si on veut les relever, on s'expose à en venir à des éclats toujours tristes, à allumer un feu toujours difficile à éteindre.

3° Comme l'intérêt est souvent le grand obstacle à la paix, et le grand objet de discorde, ayons assez de générosité de cœur, ou plutôt d'amour de Dieu, pour sacrifier quelque chose de nos intérêts au bien de la paix. Je dis plus, sacrifions, s'il le faut, nos vues, nos projets, nos droits, nos prétentions, tout, en un mot, pour conserver la paix, et soyons convaincus que, pour nous, le plus grand intérêt est toujours celui de la paix.

4° Ne nous contentons pas de posséder, de conserver la paix dans nous-mêmes, efforçons-nous de la procurer, de l'entretenir dans les autres, en tâchant dans les occasions de calmer les esprits, de concilier les cœurs, de dissiper les nuages, d'étouffer les étincelles qui pourraient s'allumer et causer ensuite des incendies ; en un mot, autant qu'il est en nous, soyons des apôtres et des anges de paix.

5° Prions souvent le Seigneur de donner la paix à tous ceux qui nous intéressent, la paix entre nos amis, nos voisins, nos parents ; la paix dans les États entre les

princes de la terre ; la paix surtout dans le sein de l'Église ; dans tout cela, disons souvent à Dieu : *Da pacem, Domine, in diebus nostris.*

Enfin, demandons surtout pour nous-mêmes de rendre un jour les derniers soupirs dans le sein de la paix, pour entrer enfin dans ce repos éternel et dans cette paix immuable qui fait l'objet, la récompense et le terme de cette béatitude ; *in pace in id ipsum dormiam et requiescam.* (Psal. IV, 9.)

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus : La gloire à Dieu dans le Ciel, et la paix aux hommes sur la terre.

Pax multa diligentibus legem tuam (Psal. CXVIII, 165) : Ceux qui aiment votre sainte Loi, goûteront les douceurs d'une grande paix.

Mundus dare non potest pacem : Les hommes peuvent bien donner une fausse paix ; mais Dieu seul peut donner une paix véritable.

PRIÈRE

Rien de si désirable et de si aimable, ô mon Dieu ! que la paix du cœur ; elle établit votre règne dans nos cœurs, elle fait la douceur de la vie, elle donne un avant-goût des délices célestes. Mais cette paix délicieuse, cette paix divine, où pourrions-nous la trouver ? Vous nous l'avez dit vous-même : le monde peut la promettre, mais le monde ne saurait la donner ; il n'y a que vous, qui êtes par excellence le Dieu de la paix, qui puissiez nous procurer ce bien préférable à tous les biens de la terre. Accordez-nous donc, ô mon Dieu ! ce bonheur dont vous êtes le seul principe et la source ; je vous le demande spécialement pour moi, parce que j'en connais toute la nécessité et tous les avantages.

Donnez-moi la paix avec vous, conservez-la à jamais dans mon cœur ; ne permettez pas que je

m'éloigne, que je me sépare jamais de vous. Et quel serait mon malheur, si dans celui qui doit être mon ami, mon Sauveur et mon Père, je ne trouvais qu'un ennemi irrité et un juge vengeur ? Donnez-moi la paix avec mon prochain ; faites que je vive saintement sur la terre avec ceux avec qui j'espère de vivre éternellement dans le Ciel. Donnez-moi encore la paix avec moi-même ; que jamais je ne sois réduit à me dire avec le Prophète : Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme ! et pourquoi me jetez-vous dans l'agitation et dans le trouble ? Ah ! malheur à celui qui devient à lui-même son propre tourment !

Paix aimable ! réglez dans mon cœur, établissez-y votre doux empire. Paix charmante ! dominez toutes les puissances de mon âme, réglez-en tous les mouvements et tous les désirs. Paix divine ! soyez mon partage en ce monde, vous serez le gage de la paix immuable que j'attends dans l'autre. Ainsi soit-il.



HUITIÈME BÉATITUDE

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum Cælorum. (Matth. v, 10.)

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Royaume des Cieux est à eux.

1° Il n'arrive que trop souvent qu'en voulant travailler à la gloire de Dieu on soit exposé aux persécutions dans le monde ; il suffit quelquefois de vouloir le bien, de le procurer, et de s'y consacrer, pour essuyer mille oppositions, pour être en butte à mille contradictions, pour voir élever contre soi toutes les tempêtes et tous les orages ; le monde révolté, l'enfer déchaîné, tout s'armera de concert ; le zèle qu'on a pour le bien sera regardé comme un faux zèle, l'homme qui le procure sera traité d'esprit outré, d'entêté, de visionnaire, de faux prophète. Il faut s'y attendre, c'est le propre de l'œuvre de Dieu d'être marqué au sceau des contradictions ; le disciple n'est pas au-dessus du maître. Jésus-Christ nous a prévenus : le monde m'a persécuté, il vous persécutera ; *qui me persecuti sunt, et vos persequentur.* (Joan. xv, 20.) L'oracle est annoncé ; il s'accomplit tous les jours à la lettre.

Non, il ne faut point être étonné, dit saint Augustin, des persécutions que le monde suscite sans cesse contre les gens de bien. La grande occupation de Jésus-Christ sur la terre a été de combattre le monde, et de déclarer la guerre à ceux qui suivaient ses pernicieuses

maximes ; et l'occupation du monde est de combattre Jésus-Christ et de persécuter ses fidèles disciples. Opprimons le juste, disent les impies dans le Livre de la Sagesse, ses voies sont contraires aux nôtres ; il ne cesse de s'opposer à nous et à nos projets ; sa conduite est un reproche et une condamnation continuelle de la nôtre ; il s'éloigne de notre manière de vivre ; il nous regarde comme des profanes, et il se flatte d'un heureux sort à la mort. Élevons-nous, armons-nous contre lui, tendons-lui des pièges ; voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons quelle sera sa fin, et si son sort sera en effet plus heureux. Telle est la conduite, telle est la malice des impies contre les justes.

Mon Dieu a d'autres vues sur eux en permettant ces persécutions ; par là il les éprouve, il les purifie, il les sanctifie, il leur donne des occasions de mérite, il les tient dans une sainte vigilance sur eux-mêmes, et une crainte salutaire sur leurs démarches. Il est avantageux pour eux qu'il s'élève des ennemis contre eux, afin que la vue du péril où ils sont exposés les empêche de tomber dans une fatale sécurité qui pourrait les perdre, au lieu que cette vigilance continuelle les fait toujours marcher dans les sentiers de la justice. C'est ce qu'annonce Jésus-Christ même.

2° Heureux ceux qui souffrent persécution. Mais quel bonheur est donc celui-ci ? dira-t-on ; peut-on le goûter en souffrant ; et les souffrances, que peuvent-elles former que des affligés ? Rien de si vrai ; cependant Dieu peut rendre heureux dans les souffrances, et par les souffrances mêmes faire des heureux. Comment cela ? 1. Parce que par les persécutions Dieu les met dans le chemin du Ciel ; 2. parce qu'il leur ménage des grâces plus spéciales ; 3. parce qu'il leur donne une sainte ressemblance avec Jésus-Christ, modèle des prédestinés ; 4. parce qu'il leur fait goûter des consolations intérieures qui les dédommagent de tous leurs travaux ;

5. parce qu'il les met à couvert du poison des louanges et de l'amour-propre, et les engage à n'avoir que lui seul en vue, en voyant que tous les hommes se tournent contre eux ; enfin, en leur promettant une récompense aussi abondante que leurs travaux auront été pénibles et leurs persécutions violentes.

3° Mais remarquons que le Sauveur n'appelle heureux que ceux qui souffrent pour la justice, *propter justitiam* ; c'est-à-dire, qui souffrent pour la vertu, pour la piété, pour les intérêts de la Foi, en un mot, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; car il peut arriver que l'on s'attire la persécution par sa faute ; un zèle imprudent et inconsidéré, un zèle vif et outré, un zèle excessif et amer peut révolter les esprits et aigrir les cœurs ; et alors, ce n'est plus zèle, c'est humeur, c'est naturel, c'est impétuosité ; si l'on souffre, ce n'est plus pour la justice et pour Dieu, et dès lors on souffre sans mérite : ce n'est plus l'apôtre qui agit, c'est l'homme, et la justice n'y étant pour rien ne donne plus de part à la béatitude. Souffrons donc, mais souffrons pour Dieu, pour les intérêts de sa gloire, et que rien d'humain n'entre dans nos motifs et dans notre conduite.

4° En essayant les persécutions, prenons garde de nous laisser décourager et abattre, d'abandonner l'œuvre de Dieu à raison des oppositions des hommes. Dans certains moments la nature souffre et gémit sous le poids : ranimons notre courage, prenons de nouvelles forces dans la prière et la confiance. Nous serions indignes de Dieu si la crainte ou la vue des obstacles et des contradictions nous faisait abandonner ses œuvres et ses intérêts. Si nos projets échouent, si nos vues ne sont pas secondées, si nos travaux paraissent stériles et manquent de succès, pensons qu'au lieu du bien que nous nous proposons, Dieu en a en vue quelque autre plus utile pour nous et plus avantageux à sa gloire ; mais ne cessons point d'y travailler, d'y consacrer tous nos

soins, nos sueurs, notre santé, s'il le faut, notre sang, notre vie. Les persécutions mêmes, loin de nous décourager, doivent animer notre ardeur, soutenir notre confiance contre toutes les épreuves et tous les revers.

5° Un autre point bien essentiel dans le feu des persécutions, c'est de bien faire attention aux sentiments qui pourront s'élever dans nos cœurs à l'égard de ceux qui nous persécutent. Prenons garde que jamais nous n'y donnions entrée ; je ne dis pas seulement ni aux haines et aux vengeances, ni aux ressentiments et aux rancunes, ni à l'aversion et à l'aigreur, mais même à l'éloignement et à l'indifférence. Jésus-Christ veut que nous portions encore plus loin la perfection de nos sentiments ; ce n'est pas assez d'étouffer ceux qui seraient contraires, il faut encore prendre ceux qui sont favorables à nos ennemis et à nos persécuteurs. Priez, nous dit-il, pour ceux qui vous persécutent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, *orate pro persecquentibus vos* (Luc. VI, 28), afin que vous soyez, à juste titre, les dignes enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les justes et sur ceux qui ne le sont pas. Par là vous attirerez les bénédictions du Ciel sur vos travaux, peut-être même le succès sur vos entreprises ; et si vous n'avez pas le cœur des hommes qui vous affligent, vous aurez du moins celui de Dieu qui daigne vous employer.

Bienheureux donc ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Ciel est à eux, *quoniam ipsorum est regnum Cælorum*. Il y a quelque chose de bien particulier dans la récompense promise à cette béatitude et à la première ; dans toutes les autres Jésus-Christ ne promet que des biens à venir et des avantages pour l'autre vie ; dans celle-ci, au contraire, il annonce des biens présents et des avantages même pour cette vie. Et quels avantages ? la possession même du Ciel. Pourquoi ? comment cela ? En voici la raison :

1° C'est que ceux qui souffrent persécution pour la justice ont besoin d'une consolation plus particulière, à cause des combats continuels qu'ils ont à livrer.

2° C'est que Dieu leur ménage des secours plus puissants et des grâces plus spéciales ; sa providence, sa bonté, sa sagesse y sont engagées.

3° C'est que, dans certains moments, il leur fait éprouver des douceurs, des onctions intérieures qui leur présentent comme un avant-goût des délices célestes.

4° C'est qu'il leur donne une espérance plus ferme de la gloire du Ciel, et cette ferme espérance semble déjà leur en avoir ouvert l'entrée et donné les prémices.

5° C'est surtout que les persécutions des hommes les unissent plus intimement à Dieu ; ils sont avec Dieu, Dieu est avec eux, et sa présence sensible, son union intime leur tient comme lieu de sa possession et de son bonheur.

PRATIQUES

1° Rappelons souvent cet oracle de Jésus-Christ : Lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront à cause de moi, réjouissez-vous, tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le Ciel. *Gaudete et exultate.* (Matth. v, 12.)

2° Quoi que nous ayons à souffrir, pensons que nous souffrons pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et dans Jésus-Christ ; il a bien plus souffert pour nous que nous ne souffrirons jamais pour lui.

3° Souvenons-nous toujours que, pour aller au Ciel, il n'y a d'autre chemin que celui des croix, des persécutions, des souffrances ; regardons-les comme autant de grâces. Nous devrions aller sur le Calvaire avec autant de joie que sur le Thabor. Pour avoir la couronne des justes, il faut avoir rempli toute justice.

4° Gardons-nous de nous plaindre et de murmurer contre ceux qui nous persécutent ; prions pour eux, ils sont plus à plaindre que nous.

5° Aninions-nous par l'exemple des saints qui ont tant souffert. Que n'a pas eu à souffrir un saint Paul, un saint Athanase, un saint Jérôme, une sainte Thérèse, un saint François de Sales, et tant d'autres ? Dans quels sentiments, avec quel courage, quel amour, quels saints transports n'ont-ils pas souffert ? Que souffrons-nous en comparaison ? Enfin, aimons Dieu ; son amour nous adoucira tout : on souffre peu quand on aime beaucoup.

Multæ tribulationes justorum, sed de omnibus his liberabit eos Dominus. (Psal. XXXIII, 20.) Les justes sont exposés à bien des épreuves, mais le Seigneur les en délivrera.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam. (Matth. x, 28.) Ne craignez point ceux qui ne peuvent donner la mort qu'au corps, mais craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les tourments éternels.

Persecutionem patimur et sustinemus. (I Cor. IV, 12.) Nous souffrons persécution, mais nous n'en sommes point ébranlés.

Blasphemamur et obsecramus. (*Ibid.*, 13.) On nous accable de blasphèmes, et nous ne nous vengeons qu'en offrant des prières.

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. (Act. XIV, 21.) Ce n'est que par la voie de bien des tribulations que nous pouvons entrer dans le Royaume de Dieu.

PRIÈRE

Vous permettez, ô mon Dieu ! que nous souffrions persécution en ce monde, et que nous essayions bien des épreuves durant cette vie. C'est la voie dans laquelle

doivent marcher tous vos élus, et le chemin par lequel vous voulez les conduire au Ciel. Ce qui doit les consoler, c'est qu'ils marchent sur vos traces, et qu'ils vous ont pour modèle. Que n'avez-vous pas essuyé de la part des hommes, et à quelles contradictions n'avez-vous pas été exposé ? Que si vous-même qui étiez la justice et la sainteté par essence, vous avez eu tant à souffrir de la part de vos ennemis, à quoi ne devons-nous pas nous attendre, si nous voulons être au nombre de vos enfants ? Mais dans cet état d'épreuves et de souffrances, soutenez-nous, Dieu puissant, de peur que notre faiblesse ne succombe sous le poids de nos afflictions. Surtout ne permettez pas, ô mon Dieu ! que jamais notre charité et nos sentiments soient altérés envers ceux qui nous font souffrir ; pardonnez-leur comme nous souhaitons que vous nous pardonniez à nous-mêmes toutes nos offenses ; c'est là toute la vengeance que nous vous demandons ; rendez-les aussi saints et aussi heureux que nous désirons l'être ; nous sommes tous l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang ; réunissez-nous tous dans les sentiments de la charité et de la grâce, pour nous réunir à jamais dans le séjour de la gloire et du bonheur éternel. Ainsi soit-il.



ANNEXE

Notice biographique¹

Né le 18 septembre 1701 à Névache, dans le diocèse d'Embrun, Barthélemy Baudrand entra dans la Compagnie de Jésus le 1^{er} mars 1721, au noviciat d'Avignon. Ordonné prêtre en 1733, il fit sa troisième année de probation de façon très abrégée, à Lyon, au cours de l'année 1735, avec le P. de Gallifet comme instructeur. De 1736 à 1740, il fut préfet des classes inférieures au collège de la Trinité à Lyon. En 1740, il fut envoyé comme prédicateur à Alès, puis, l'année suivante, à Aix-en-Provence, où, pendant plus de vingt ans, il fut un directeur hors de pair. Il devint en 1759 recteur du collège d'Aix. C'est là que vint l'atteindre le décret de 1764 dissolvant la Compagnie de Jésus en France. Il se retira à Lyon et mit à profit les dernières années de sa vie pour se consacrer à l'apostolat de la plume, rédigeant une vingtaine d'ouvrages qui connurent pour la plupart un très vif succès. Il mourut à Vienne² le 3 juillet 1787.



¹ D'après l'article du R.P. Henri MONIER-VINARD, s.j. consacré à Barthélemy Baudrand figurant dans le tome I du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique* (Beauchesne, Paris, 1937).

² D'autres sources indiquent Vienne ou Vincennes comme lieu de naissance et Lyon comme lieu de décès.

TABLE

Introduction	4
I. Première béatitude	6
II. Seconde béatitude	12
III. Troisième béatitude	19
IV. Quatrième béatitude	26
V. Cinquième béatitude	34
VI. Sixième béatitude	41
VII. Septième béatitude	48
VIII. Huitième béatitude	56
Annexe : Notice biographique	63



LES BÉATITUDES

Huit paroles, huit chemins, huit promesses : en quelques versets lumineux, le Christ dévoile dans les Béatitudes le cœur incandescent de l'Évangile, une voie paradoxale de sainteté et de bonheur. Le R.P. Barthélemy Baudrand (1701-1787), théologien jésuite nourri des écrits des Pères de l'Église et des grands maîtres spirituels, nous en livre en ces pages une interprétation ascétique profonde. De cette approche morale ne se dégage pas un idéal lointain mais un itinéraire concret de renouveau intérieur, une invitation à vivre pleinement la radicalité évangélique.



PDF GRATUIT

Reconquista Press

www.reconquistapress.com

